

SERGE SCOTTO

Qui veut égorger Astrid la truie ?

quatre nouvelles qui font une satire

Les éditions du Littéraire

**Qui veut égorger
Astrid la truie ?**

PREMIER TABLEAU

CE SERAIT LE SILENCE de la nuit si les cochons ne ronflaient profondément... D'ailleurs les nuits ne sont jamais silencieuses, ça n'existe pas. Il n'y a que les écrivains pour parler du « silence de la nuit ». En ville il y a la télé du voisin, les voitures, la rumeur sourde... À la campagne il y a le vent dans les branches, le chant des crapauds et le ronron de la porcherie !

« Mais écoutez ces grognements ! Ils ronflent comme des porcs...

– Mais... c'en sont ! répond le petit oiseau sur sa tête. Au moins ne nous dérangeront-ils pas : j'ai égrené dans leur auge deux tablettes de Temesta que j'ai chapardé sur la table de nuit du fermier.

– Ce bouseux... aux anxiolytiques... ? !

– Sans doute est-ce là le progrès...

– Patrick, mon cher merle, quelle époque vivons-nous... Décidément, je ne regretterai rien de ce trou si ce n'est vous, mon ami ! Vous, l'oiseau, le vagabond libre et léger, volant au-dessus de la mêlée et ouvert à un monde que vous voyez d'en haut... Comme j'aimais à partager vos visions élevées, lorsque de retour de vos voyages vous vous posiez si délicatement sur ma panse et qu'autour d'une tasse de thé, vous m'enchantez de vos récits ! ... Comme j'ai rêvé du jour de cette évasion, Patrick ! »

Astrid adresse ses yeux aux étoiles scintillantes, par delà

le vantail de la porcherie.

« Justement, chère amie, l'heure n'est pas aux effusions ! Il nous faut encore préparer votre bagage pour cette grande aventure. Savez-vous que je vous envie, Astrid ? ... moi qui n'ai jamais voleté plus loin que notre village, à vrai dire !

– Alors... partez avec moi, Patrick !

– Mais c'est impossible, hélas. Nous, les merles, sommes des oiseaux grégaires... et l'on m'attend au grand chêne pour une partie de canasta. Nous jouons des haricots et... j'adore ça. Mmm... des haricots ! »

Patrick clape du bec, salivant à la seule invocation du délicieux féculent.

« Pff, soupire Astrid. Des haricots... Ainsi donc, vous aussi... Assujetti à l'atavisme et aux nourritures terrestres. »

L'oiseau s'est posé sur le bout de son groin et baisse les yeux.

« Je suis désolé... Je suis lâche, surtout. J'ai ici mes petites habitudes... »

– Eh bien, tant pis... murmure Astrid. Vous me manquez pourtant, Patrick, vous, et... mes magazines. Ne puis-je vraiment les emporter ? »

Patrick lève les ailes au ciel. « Soyez raisonnable, il y en a des tonnes... Le fermier en allumera plutôt le feu.

– Mais c'est horrible ! »

Elle s'insurge. « Mes Biba ! Mes Télérama ! ... De quel autodafé me parlez-vous là ! ? Nazi ! »

Un porc a grogné entre deux ronflements, que ces hauts cris ont perturbé dans son dodo. Patrick s'est envolé pour se percher sous la voûte, penché au balcon d'un vieux nid d'hirondelle.

« Chhuutt ! ... Calmez-vous donc ! Et comprenez-moi : il vous faut être un peu réaliste ! Le voyage sera long... et

éprouvant ! Vous ne pouvez vous charger telle une bête de somme, vous, Astrid..., au tendron si fluet, au jarret si gracile, si... si... »

Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute, moralisait Lafontaine. Les faits lui donnent raison : Astrid se tempère, sensible au compliment : « Certes. Ne puis-je au moins garder... mes Télérama ?

– Pourquoi faire, enfin ? Les grilles de mots croisés en sont tout noircies ! Vous en achèterez plutôt l'exemplaire de cette semaine à la gare, pour vous occuper dans le train...

– Tiens ! Vous m'y faites penser ! ... C'est justement demain que je le reçois. Ça me fait tout de même mal au cœur de devoir l'acheter, alors que je suis abonnée. Ne devrais-je pas partir demain ? ... »

Le merle s'exaspère : « Astrid, enfin... ? ! Demain il sera peut-être trop tard, vous le savez bien.

– Eh bien, allons ! Vous avez raison, fuyons ! »

Et la truie a une moue dépitée pour figurer la porcherie, ce passé dont il lui faut faire table rase. C'est d'une voix déjà lointaine, empreinte de nostalgie débonnaire, qu'elle évoque ses déboires anciens...

« Figurez-vous, Patrick, que depuis deux ans que le facteur en tournée expédiait mes magazines par dessus le battant de la porcherie, splash ! il n'a jamais manqué que cette précieuse littérature atterrisse dans la m... , il faut le dire ! Comme s'il le faisait exprès.

– Puisque nous en sommes à ces considérations... je n'ai jamais osé vous demander pourquoi vous étiez, chère amie, abonnée à Télérama alors que le fermier s'est toujours refusé à installer la télévision ?

– Pourquoi ? explose la truie, à mi-mots cependant, se contenant pour ne pas tirer du sommeil les cochons abru-

tis. Mais pour changer d'air ! Tout simplement pour changer d'air, Patrick... On étouffe, ici, dans cette étable puante ! Je ne supporte plus l'air de la campagne ! ... Les critiques de Télérama sont pour moi un alizé qui m'élève, un souffle d'air pur sur ce royaume de l'ignorance crasse. Avez-vous lu la merveilleuse critique qu'ils ont faite du dernier film du réalisateur inuit Upanimokanatacumoju-oedfgnektec Irutamipanongdtrecxdmplulc ?

– Si vous le dites », agréé le merle que par tempérament le savoir intime.

Un prout ! retentit, vibrant comme un hommage. Astrid la truie s'offusque : « Le gros Willy, tenez ! ... Ce rouquin, là... » Elle le désigne d'un sabot vengeur. Le dit rouquin réitère son manquement au savoir vivre. « Celui qui pète ! Assurément la tête même d'un jambon, ce gros Willy ! »

Le merle acquiesce, qui ne veut pas d'histoires : « Il est vrai.

– Ou ce cochon de Godefroy, tenez... qui ne semble venu au monde que pour faire de la viande de porc et finir dans le bouillon.

– Il est gentil, Godefroy... compatit Patrick. J'aurai de la peine, tout de même. » Et une larme lui vient à l'œil, dans lequel on peut lire le destin funeste qu'il imagine être celui du dit Godefroy, promis à finir noyé dans le bouillon.

« Quant à moi, appuie Astrid sentencieuse... ce n'est pas ça, mon destin !

– Alors enjambons, Astrid ! Enjambons ! » préconise l'oiseau. « Pardon ? s'indigne Astrid. En jambons vous-mêmes, mon ami ! ...

– Enjambez, entendais-je ! Qu'avez-vous compris ? Enjambez enfin les corps de vos congénères et sortons d'ici, cette fois ! »

Et joignant le geste à la parole, il sautille de porc en porc

pour évacuer. « Sortons.

– Il n'est que temps ! assentit le merle, déjà perché sur le loquet. Votre nouvelle vie vous attend.

– Adieu ! veaux, vaches, cochons, couvées ! déclame Astrid qui aime à citer.

– Un ton plus bas, chère amie, à présent... prévient Patrick. Il convient de ne pas réveiller les chiens.

– Bah, ces deux crétins des Alpes... Adieu les Alpes !

– Chhuutt ! ... »

Le couple insolite se dilue dans l'encre noire de la nuit. « Avec tout ça, je vais être en retard à ma partie de canasta ! » entend-on encore.

DEUXIÈME TABLEAU

ASTRID PÉNÈTRE dans le compartiment. Un homme élégant l'occupe déjà, son chapeau rabattu sur les yeux et qui a étendu ses jambes jusque sur la banquette opposée. L'accès ainsi barré, impossible pour la truie de s'asseoir près de la fenêtre ; Astrid toussote. Astrid tousse plus fort ! L'inconnu a un sursaut.

« Je... je m'étais assoupi. Veuillez m'en pardonner, mademoiselle... mais ce tougoudoum-tougoudoum a le don de me bercer. »

L'homme se replie, esquissant une révérence.

« Cette place est-elle libre ? »

Astrid désigne la place d'angle en face de lui, où ce monsieur a laissé traîner son Paris Turf et les reliefs d'un casse-croûte. Il se redresse précipitamment, claquant des talons. « Certes, mademoiselle... je vous en prie. Laissez-moi débarrasser ce siège de mes petites affaires, voilà... et hisser aussi votre bagage, si vous le permettez. Tendez-moi ce charmant baluchon.

– Vous êtes fort urbain, entérine Astrid, monsieur... monsieur ? insiste-t-elle, pour clore le chapitre des convenances.

– Vicomte Adolphe de Tartoprune, pour vous servir ! » se présente son compagnon de voyage, réajustant le foulard autour de son cou. Et se penchant sur le sabot de la truie qu'il remonte sous ses lèvres, le vicomte y dépose l'hom-

mage d'un baisemain. Astrid glousse.

« Je suis confus... Ma moustache en la frôlant aura sans doute chatouillé votre... votre main.

– Non, non ! ... mais je ne suis guère coutumière de ces manières galantes ! On ne les trouve pas sous le sabot d'un cheval...

– Vous êtes de la campagne, peut-être ? » s'inquiète le distingué vicomte. Astrid veut se présenter à son tour, mais que dire ?

« Astrid. Astrid de... de... de la campagne, effectivement. À mon grand dam... Je n'ai d'autre particule, je m'en rends compte.

– Mais la noblesse de votre lignée ne fait pour autant aucun doute, jeune fille : laissez-moi vous dire sans ambages qu'il ne m'a jamais été donné de croiser aussi ravissante truie... et bien des princesses de haut rang que j'ai à connaître envieraient votre race et votre port !

– Pardon ? s'assombrit la truie. À quel porc faites-vous allusion ? »

Adolphe éclate d'un rire ravi, de ce rire que l'on réserve aux mots d'esprit les plus fins. « Quelle fraîcheur ! s'enthousiasme-t-il. Je parlais de votre... votre maintien, bien sûr.

– Bien sûr... tente Astrid.

– Votre élégance, votre... ce groin, ces... je m'emporte. »

Astrid a baissé le regard, rosissante. Ça ne se voit pas, forcément, mais elle a bien senti ce feu monter dans ses joues. Un ange passe, Cupidon sans doute...

« Ainsi... vous prenez souvent le train, monsieur Adolphe ? s'intéresse Astrid, parce qu'il faut bien reprendre enfin la conversation.

– Vous pouvez m'appeler monsieur le Vicomte, minaude monsieur le Vicomte.

– Veuillez m’excuser... Vous prenez souvent le train, monsieur le Vicomte ?

– Il le faut bien, quand on parcourt le vaste monde ! » déclare l’aristocrate comme il le ferait d’un excédent de bagages. Astrid s’extasie. « Quelle chance ! Moi, c’est la première fois.

– Parbleu ! Car sans doute fuyez-vous quelque sort contraire, à la recherche de votre providence... ! »

Astrid se pâme. « Comme vous me comprenez, vous, monsieur le Vicomte... Je monte à Paris !

– Paris n’attend que vous.

– Vous... vous le croyez ?

– Assurément ! Une belle truie comme vous a toujours sa place à Paris. Cette épaule... Cette poitrine ! ... Votre... Non ! Vous n’êtes pas une cochonne comme les autres, Astrid ! Vous serez... La REINE des cochonnes !!

– J’en étais sûre ! s’écrie la truie. Je savais que je n’étais pas née pour la porcherie et sa souille !

– Certainement pas ! » la rassure Adolphe. « Ce que je voudrais, moi... plaide Astrid introspective, c’est devenir professeur d’arts appliqués... et enseigner dans un grand lycée au nom d’Albert Einstein ou de Léonard de Vinci.

– Tiens donc ?

– J’habiterai un loft lumineux en centre-ville... avec un mobilier design et un presse-agrume Starck !

– Mais... pourquoi pas ? flatte Adolphe.

– Et j’aurais aussi une maison à la campagne.

– Tout de même.

– Oui mais... dans le Luberon, bien sûr... où je descendrais pour les vacances avec des amis artistes et intellectuels de bonne compagnie. Des qu’on voit à la télé !

– Dans la Ferme célébrités, bien sûr.

– C’est dire si je n’avais que faire dans ce pays de rustauds

d'où je viens », poursuit Astrid qui n'écoute qu'elle, tout à ses fantasmes rédempteurs. Le vicomte dodeline du chef, comme pour approuver. « ... Avec ces porcs puants, contre la couenne épaisse desquels j'aurais dû frotter ma peau douce pour espérer la sauver. M'imaginent-on grosse de leurs œuvres, je vous le demande ?

– Certes non.

– Eh bien, figurez-vous que le fermier s'était mis en tête que je fus inutile. Moi ! Lui ! Ce paysan qui n'a jamais fini une grille des mots croisés de La dépêche du midi ! ... Et encore, force une. Et tenez-vous bien : le vétérinaire de rajouter que j'étais neurasthénique ! Avec le mal que je me donne pour garder ma ligne, malgré la m... , il faut le dire, qu'on nous donne à manger et dont on remplit notre auge. »

Adolphe réprime difficilement ses bâillements.

« Pardonnez-moi ! ... La fatigue du voyage, s'excuse-t-il.

– Bref. Je suis passée très près du fil du couteau... »

Et ce disant, Astrid a dans la voie une fragilité pathétique. L'épaule tombante sur laquelle monsieur Adolphe pose une main secourable. Il tapote pour consoler.

« Mais vous voilà sauvée, à présent. Pourtant... la ville est grande et ne manque pas de pièges pour qui en est étranger. Les suborneurs font florès à Paris. La capitale n'est que lacs pour l'innocence provinciale... Vous devriez accepter que j'y sois votre guide.

– Cependant... nous nous rencontrons à peine, monsieur le Vicomte.

– Ho, ho ! Monsieur le Vicomte, dites-vous ! comme vous y allez ! ... Appelez-moi donc Adolphe, mon enfant ! Qu'auriez-vous à craindre de ce bon tonton Adolphe, n'est-ce pas ?

TROISIÈME TABLEAU

HAN ! HAN ! HAN ! La pièce tremble sous les coups de boutoir. L'homme en sueur s'arc-boute, redoublant d'ardeur sur son marteau piqueur.

Han ! han ! han !

C'est en vain qu'il ahane... Son moteur se grippe. Comme en panne sèche le voilà soudain qui s'écroule, de tout le poids de son épuisement sur le tas de chair rose. Il reste ainsi abattu un moment, les poils du dos en chiendent, avant de se laisser glisser telle une limace sur le grabat. Tous deux vautrés dans l'odeur de placard et de transpiration qui émane de la chambre. Le silence pour compagnon, couché entre eux jusqu'à ce que son souffle revenu le client reprenne la parole.

« Non, décidément... je n'y arriverai pas. Je vous trouve très bandante, mais... C'est vrai, vous êtes super, surtout dans ce... truc, là, avec les... mais... Je n'sais pas, c'est... c'est ce sommier qui grince, qui me perturbe. Je suis... C'est... c'est la première fois, en fait, que je vais aux... Enfin, que je me tape une... »

Les mots qui ne sont pas prononcés sont parfois les plus cruels. Alors Astrid fond en larmes, en de longs sanglots porcins. Ses yeux outrageusement maquillés zèbrent de Rimmel dégoulinant ses joues rutilantes.

« Je... je suis désolé, je ne voulais pas vous faire de la peine. Je reviendrai, si vous voulez... »

Astrid redouble de sanglots, hoquetant péniblement jusqu'à ce qu'enfin ses pleurs se calment. Elle parle d'une voix dans le filet. « Ce n'est pas vous, monsieur... Monsieur... ?

– Enrico. Monsieur Enrico.

– Ce n'est pas vous, monsieur Enrico, non... Vous, je vous trouve plutôt gentil. »

Son regard délavé flotte dans le ciel orageux du plafond, où les nuées de moisissure fendent le plâtre de mille tonnerres. Astrid renifle un grand coup, avant de reprendre. « Non, c'est moi. C'est moi, c'est tout... Je suis à bout... Si vous saviez... J'ai bien des malheurs. »

Las ! Monsieur Enrico comprend que l'actualité n'est définitivement pas à la bagatelle... Sans doute se veut-il à son tour compatissant. « Racontez-moi, puisque nous sommes là... J'ai payé pour une heure, de toute façon.

– Comme c'est délicat de votre part, Monsieur Enrico... Vous, vous êtes gentil, oui.

– Allons, blottissez-vous là... ! recommande-t-il en battant sa poitrine d'une main légère de gorille. Épanchez-vous sur l'épaule de tonton Enrico. » Et joignant le geste à la parole, il enfile son bras sous l'échine de sa partenaire pour la rabattre contre lui.

« Ce que je voulais, moi... c'est voir Paris, commence Astrid. J'ai dû fuir ma ferme... où l'on voulait m'égorger ! Je n'étais pas faite pour la campagne, monsieur Enrico...

– C'est joli, la campagne... Moi, j'aime bien.

– Je n'étais pas faite pour vivre avec ces brutes, non. Je n'ai rien à voir avec ces porcs ! ... Vous me comprenez, vous, monsieur Enrico... ?

– Je peux poser ma main là ? Sur... votre cœur. »

Ce disant, il lui pétrit les mamelles sans qu'Astrid semble s'en apercevoir.

« Je suis une truie très sensible, moi.

– Vous êtes si belle... Vous sentez bon des ch'veux.

– C'est l'odeur de la naphthaline. Cette perruque est bouffée par les mites. Dites, vous m'écoutez monsieur Enrico ? »

Le nez dans sa perruque, monsieur Enrico fourrage dans les boucles d'Astrid. « Vous êtes si blonde... J'aime vos oreilles pointues.

– J'ai une âme d'artiste, moi.

– Vous êtes si ronde... C'est du skaï ?

– C'est du latex. Ce que je voulais, moi, c'est devenir professeur d'arts appliqués... Dites, vous m'écoutez ?

– Vous êtes si rose... Vous êtes si... Oh ! cette fois ! ... Oui ! ... Oui ! je sens qu'je bande ! »

En effet ! Là où il y a une minute encore siégeait ce bout de vile peau stigmatisant sa faillite, se dresse à présent un monument érigé à la gloire de monsieur Enrico. « Oh ! toi, ma cochonne ! ... tu vas voir ! » promet-il.

En une cabriole, le voici couvrant Astrid qui n'a que le temps de s'en émouvoir. « Monsieur Enrico ? ! ...

– Tu vas voir ! répète-t-il. Tu vas voir, ma cochonne ! »

Scander cette litanie semble donner du cœur à l'ouvrage à monsieur Enrico, qu'accompagne dans sa besogne le sommier grinçant ad libitum en un leitmotiv obsédant. En écho Astrid pleurniche, pour elle seule.

« Seigneur ! ... mais quel crime ai-je pu commettre dans une vie antérieure pour connaître un sort si funeste ! ... Ce n'est pas du tout ce que prédisait mon horoscope... et même leur supplément *spécial signes chinois* augurait lui aussi d'une bonne année pour les natifs du cochon. Ils sont pourtant sérieux dans Biba... Je devais faire un beau voyage... et voir tous mes projets s'accomplir ! Et me voilà qui fait la pute à Pigalle... dans cet hôtel de passe, pire que ma porcherie ! Un grabat dans un galetas... Sans compter

ces extras à Vincennes, où je dois passer sous tous les animaux du zoo... et les poneys du manège ! Qu'ai-je fait de ma vie ? Que sont mes amis devenus ? Patrick le merle... et ... Patrick le merle. Bien sûr, ce monsieur Enrico a l'air bien gentil...

– Ouuuuii ! confirme le susnommé.

– Mais ce n'est qu'un client... Patrick, mon cher oiseau, lui, avait de la conversation.

– Ouuui, ouuuii...

– Et à y bien réfléchir, le vicomte de Tartoprune m'avait paru bien gentil, lui aussi, alors que je l'avais rencontré dans le train... Il m'avait promis de guider mes premiers pas dans la capitale et m'avait autorisé à l'appeler tonton Adolphe ! Tonton Adolphe s'est avéré n'être qu'un vil souteneur.

– Ouuui, ouuui, ouuui... Ouuuuuuiii ! » exulte monsieur Enrico. Puis le florilège de ses cris détrône en la matière le goret. Le sommier hennissant s'est emballé, décollant des quatre fers en un rodéo qui fait trembler tout l'hôtel... avant de retomber lourdement tel un cheval mort. « Oh oui, c'était si bon je n'ai jamais joui de la sorte », récite Astrid tandis que son client halète. La parole revient à monsieur Enrico comme elle fut donnée au singe, pour dire des balivernes.

« Astrid ! Oh ! Astrid ! ... c'était si bon ! Je vous aime... »

Astrid se montrerait plus réceptive à l'hommage de ces mots si elle n'était en passe de périr écrasée sous la charge. « Pouvez-vous vous pousser un peu, à présent ? » suggère-t-elle en repoussant monsieur Enrico de son mieux, afin de se dégager. « Votre pied gauche, s'il vous plaît, monsieur Enrico. »

Manifestement, celui-ci répugne à relâcher son étreinte. « Astrid ! je vous aime ! laissez-moi vous sortir de là ! ...

Enrico vous emmènera loin de tout ça ! Et de ça, aussi ; c'est un vrai ? »

Monsieur Enrico désigne le bronze égratigné d'une odalisque, griffée de blanc comme violée par quelque tigre, qui trône sur la cheminée obsolète de l'hôtel vétuste.

« C'est du plâtre. Mais la cheminée est en marbre. »

Le marbre fruste luit, pisseux.

« Votre pied, monsieur Enrico... Merci.

– Alors Astrid, qu'en dites vous ? ... Vous venez avec moi ?

– Eh bien ! ... Souvenons-nous tout de même de Tartoprune et méfions-nous », chuchote Astrid telle une servante de comédie. Mais Monsieur Enrico n'écoute que lui, qui s'emporte.

« Je... je... je vous offrirai des perles de pluies, venues d'un pays où il ne pleut pas !

– Merci. »

Sur ce, la truie se relève d'un saut hors du lit, que monsieur Enrico n'a pu parer. « Effectivement. Méfions-nous... susurre-t-elle les cuisses écartées au dessus du bidet. Des perles de pluie... et venues d'un pays où il ne pleut pas ! »

Elle a un soupir que couvre le jet dru de son urine.

QUATRIÈME TABLEAU

« VOUS VERREZ, ICI, vous oublierez... tout ! » Elle sent la main dans son dos, qui l'encourage d'une poussée. Astrid avance d'un pas et titube.

« Il fait noir... »

L'interrupteur claque.

« Il fait toujours noir.

– Vous... c'est que... vous pouvez ouvrir les yeux, à présent.

– Ha ! suis-je sotté ! ... C'est tout ce champagne qui me fait perdre la tête, monsieur Enrico. »

Pour illustrer son propos, Astrid tournoyante éructe. L'œnologue averti distinguerait un Dom Pérignon, chargé de relents de crustacé.

« Oh ! je vous prie de m'excuser ! ... s'exclame-t-elle, se retenant difficilement de pouffer. C'est les langoustines qui me remontent. À cause des bulles... »

– Comme c'est charmant. » En parfait gentleman, monsieur Enrico offre son bras à la truie vacillante.

« C'est chez vous, ici ? C'est rigolo... C'est tout blanc... comme un hôpital ! »

La cochonne rote derechef.

« Oh !! ... vraiment, je vous prie de m'excuser ! »

Cette fois son rire fuse, hystérique. Son hôte patiente, tandis que la truie se rengorge. Enfin, monsieur Enrico a un geste théâtral pour englober son territoire d'un mouli-

net de la main. « C'est... c'est ici que je travaille.

– Et il fait quoi, monsieur Enrico... ? » interroge la belle, câline. Monsieur Enrico, il caresse le carrelage des murs comme pour y trouver la trace des paroles qu'il va proférer.

« Je fais... je suis... sculpteur ! Je suis sculpteur. On peut dire ça...

– Non ? ! Comme c'est excitant ! s'émerveille Astrid en applaudissant. Vous savez que j'adôô-ôôre la sculpture ! Moi-même, je voulais devenir professeur d'arts appliqués ! Vous l'ai-je déjà dit ? ...

– Quelquefois.

– C'est même pour ça que je suis montée à Paris. Pas pour faire pute...

– C'est du passé. »

Tout en devisant de la sorte, Astrid papillonne dans le local. « Ho ! monsieur Enrico ! Vous êtes donc un artiste ! J'aurais dû pourtant le deviner à votre nature sensible.

– Voilà.

– Et ici, alors... ? Bien sûr ! Décidément, suis-je sotte ? ... Ce blanc, ces lignes épurées, ces tringles, ces crochets... ces vitrines. Nous sommes dans une galerie d'art... pignon sur rue au cœur de la capitale ! Enrico ! vous êtes un grand artiste ? !

– Je vends bien.

– Et ceci ? »

La truie stationne face à une table grossière, encombrée d'outils barbares. Elle ne voit pas dans son dos Monsieur Enrico se gratter nerveusement le menton. « C'est, c'est l'étal... age... l'étalage, disais-je ! de mes instruments de travail.

– Passionnant. C'est donc ici que vous créez... avec tous vos ustensiles. Ces... trucs, là ! Et ces couteaux ? Drôle

d'attirail...

– Mais tout me sert. C'est que la sculpture, c'est très... physique. »

Astrid soupèse une massette avec laquelle on pourrait assommer un bœuf. « Le marbre ? Du bois ? La pierre, peut-être... ?

– J'ai choisi un matériau plus... original, insinue la barbe à poux.

– Vous titillez ma curiosité, monsieur Enrico !

– Elle sera sous peu satisfaite.

– Et comme il a vécu, ce drôle d'établi... Heureux témoin de votre création ! Il a dû se passer là des choses... magnifiques !

– Si vous le dites. Mais... peut-être aimeriez-vous voir mes... œuvres ?

– J'adôô-ôôrerais !

– Elles sont stockées dans le... ce cagibi.

– Quelle étrange porte... On dirait presque un coffre-fort.

– C'est qu'il me faut tenir ma production à l'abri des convoitises... Mes clients me disent hors de prix ! »

Il éclate d'un rire d'ogre, auquel répond le rire d'Astrid, complice fluet et cristallin.

« Quel grand artiste vous faites, monsieur Enrico... vous, alors ! se pâme la truie. Vous faites de l'eczéma, dites... à vous gratter comme ça ? »

Monsieur Enrico tire sur la poignée qui ouvre la lourde porte de la chambre froide. « Entrez, je vous en prie. Après vous. » Astrid s'exécute, sans le savoir.

« Comme il fait froid, là-dedans... Mais... mais... mais c'est de la viande ! De la viande partout ! Et... et tous ces jambons ? ! Vous n'êtes pas sculpteur...

– Mais si, tenez... Regardez ! »

Monsieur Enrico dégrafe ses boutons de manchette pour remonter ses manches, avant de se mettre à l'œuvre. Avec des gestes de prestidigitateur, il présente son numéro. « Je prends... un bon peu de cet excellent steak haché... démontre-t-il en enfonçant ses doigts dans la chair fraîche, et hop, hop, hop... en un tournemain, voilà... un joli bonhomme ! Tadam ! » triomphe le boucher en produisant son étron de bidoche comme on reçoit un César. « Je suis sculpteur sur viande !

– Un boucher !... se désole Astrid, qui tire une tête de bétail. Vous n'êtes qu'un... boucher ! Boucher ! BOUCHER !

– Comme vous y allez, jolie truie de mes amours... Ma cochonne chérie ! ... Détrompez-vous, je ne suis pas qu'un boucher, pas même... un boucher. Je suis Le boucher ! Je suis le plus grand boucher de la place, moi ! » s'exalte monsieur Enrico. « Monsieur Enrico ! Le tout Paris vient acheter sa viande ici : chez Monsieur Enrico ! Artiste boucher !

– Fatalitas ! Dans quel lacs suis-je encore tombée ! ... déclame Astrid pour elle-même.

– Oui, un artiste ! Comme vous les aimez, Astrid ! ... Savez-vous le talent qu'il faut pour ficeler un rôti de dindonneau ? mime monsieur Enrico. Imaginez-vous que n'importe qui peut réussir une paupiette ? Trancher, rouler, farcir ! ... Ah ! sentir la saucisse glisser entre ses doigts ! ... Modeler une caillette ! N'êtes-vous pas sensible, Astrid, à la beauté conceptuelle d'une tête de veau, exposée dans son assiette... ? Avec cette fine touche verte de persil dans les oreilles. »

Le boucher part d'un rire dément, longtemps interminable. « Oui, je suis un artiste ! Et vous serez mon chef d'œuvre...

QUI VEUT ÉGORGER ASTRID LA TRUIE ?

– Iiiiiiiii-iiiiiii ! couine la stridente Astrid tel un goret qu'on égorge, par anticipation. Lâchez ce couteau ! Vous êtes fou ! ...

– Je vais vous saucissonner ! Vous boudiner ! Vous jambonner ! » gesticule le boucher, qui cherche par où l'alpaguer. Astrid se replie. « Je vous en supplie, j'abhorre le bondage...

– Allons, viens ici, mon gros jambon rose... Viens voir monsieur Enrico !

– Par quel cruel dessein le Très Haut s'acharne-t-il ainsi après moi ! J'ai du fuir ma ferme où l'on voulait m'égorger... et après avoir souffert mille tourments, me voici une fois encore dans le plus grand danger ! »

La mort se rapproche avec son grand couteau. Astrid éructe. « Je vais vomir... »

La truie vomit ses tripes, en un ignoble bruit de bidet.

« Farcé de porc au champagne et aux langoustines ! ... Un petit goût unique. Mon chef-d'œuvre ! MON CHEF-D'ŒUVRE ! »

Astrid hoquette à quatre pattes, le groin dans son dégueulis. « Viens ici, viande saoule...

– Iiiiiiiii-ii-iiiiii ! »